LE PREMIER VERS

Letiţia Ilea

Assoc. Prof., PhD, „Babeş-Bolyai" University of Cluj-Napoca

Abstract: The text examines the mechanisms by which the author begins to write a new poem. To unravel these mechanisms, the author asks questions about her personal motivation for writing and what constitutes her profession of faith.

Keywords: poem, first verse, inspiration, R. M. Rilke, reality.

Pour aborder théoriquement la manière dont on commence à écrire un livre, un poème, il faudrait se rapporter immédiatement à toutes les théories concernant l'inspiration que les poètes, les écrivains eux-mêmes ont formulées, prendre en considération les mutations que cette notion a souffertes, depuis la conception antique du poète en tant qu'élu des dieux jusqu'aux avant-gardes du siècle passé qui situaient la muse dans l'inconscient. Je ne le ferai pas, je dirais seulement que, pour ma part, je préfère l' « explication » donnée par Rainer Maria Rilke dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* : « Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin. Il faut pouvoir repenser à des chemins dans des régions inconnues, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher, à des jours d'enfance dont le mystère ne s'est pas encore éclairci /…/ et il ne suffit même pas de penser à tout cela /…/ Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, et il faut la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela. Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers . »

Comment je me mets à écrire un poème ? Je ne me suis jamais posé cette question de façon très sérieuse, pas même dans les périodes où j'écris moins ou pas du tout. Ces temps morts équivalent pour moi à une espèce de sommeil ou d'hibernation, quoique, regardée de l'extérieur, je ne sois pas différente. Lorsque je n'écris pas, je m'avance dans le monde les yeux bandés. Mais au fil du temps j'ai appris à attendre et je suis maintenant certaine que « l'heure très rare » viendra, tôt ou tard, et à ce moment-là le monde acquerra pour moi de la couleur, du parfum, de l'éclat… car les seules joies durables me sont venues, à moi, de la page écrite… à quoi peut-on comparer la page sortie de l'imprimante avec un poème nouveau dont on est pour l'essentiel content ? Peut-être je ne me trompe pas trop en comparant ce moment à une seconde naissance…

J'ai commencé à écrire à l'adolescence, car beaucoup de mes amis écrivaient et j'ai senti que j'aurais moi aussi quelque chose à dire, d'une autre manière… puis des lectures se sont ajoutées, désordonnées, chaotiques, qui, chacune à sa manière, ont fait germer en moi quelque chose qui allait devenir vers, selon des mécanismes que je ne peux pas expliquer, vu que je ne fais pas trop confiance aux explications psychanalytiques ou à d'autres théories qui essaient de mesurer au compas la souffrance, l'incandescence…

Mais si j'essaie de parler de la façon dont je me mets à écrire un poème, je crois que je dois d'abord répondre à la question : « Pourquoi j'écris ? » question qui en attire une autre, du même poids : « A quoi je crois ? » Avant tout, je n'ai jamais été contente du monde autour de moi, où je me suis sentie toujours étrangère, tolérée, une sorte de greffe qui peut à tout moment être rejetée par l' « organisme » social. En essayant d'accepter ce que je ne pouvais pas changer, écrire est devenu pour moi une modalité de traduire dans un langage supportable la réalité environnante, plus encore, une possibilité de faire la paix avec moi-même, la seule qui existe. Je crois, de façon utopique, que la beauté sauvera le monde et que si je réussis à écrire un seul vers que quelqu'un retiendra, c'est déjà plus que rien. Je crois à l'amitié et j'écris pour mes amis. Un encouragement pas du tout formel de la part d'un ami, un moment de silence significatif qui suit la lecture d'un poème à moi me réjouissent énormément. J'écris pour mes amis disparus, à la perte desquels je ne me ferai jamais… Je crois pourtant que nous sommes de façon fondamentale seuls et j'écris en essayant de rendre ma solitude supportable, habitable.

J'écris aussi parce qu'il m'arrive plein de choses, plus ou moins importantes… parce que je vois des connexions et des enchaînements là où ils n'existent pas pour les autres… cette affirmation étant une simple constatation, et non pas la marque d'une supériorité quelconque… un exemple… un jour, dans la rue, je marchais à côté d'une femme plus âgée, accompagnée probablement par sa petite-fille, qui n'avait pas plus de trois ans… à un moment donné, la fillette s'est séparée de sa grand-mère, elle a jailli effectivement vers moi, en m'embrassant des bras…elle ne m'avait jamais vue jusqu'à ce moment-là… cela a embelli ma journée, comme si un arc-en-ciel s'était montré tout d'un coup une morne journée…

« Je commence à écrire avec le sentiment que je suis de nouveau tombé amoureuse… » j'écrivais il y a quinze ans. Le premier vers, comme un coup de foudre auquel on ne peut pas s'opposer… le premier vers, un syntagme qui vient de je ne sais où, de nulle part, et qui réussit à ordonner le monde… le premier vers, qui apparaît parfois presque malgré moi et demande son droit à la vie… le premier vers, pour lequel je suis prête à tout sacrifier… « qui ne s'est pas laissé piétiné par son propre poème n'a jamais aimé »…

Vu que je ne sais presque pas du tout comment je commence à écrire un poème – et je crois que ce serait assez triste si je le savais exactement, parce qu'alors j'essaierai probablement de « provoquer » ces moments si précieux, en ravissant leur côté de mystère, en enlevant la joie inattendue, pareille à la première neige ou au premier beau jour de printemps – je me contenterai de noter quelques commencements, de délimiter quelques mécanismes - si je peux les appeler de la sorte - qui ont déclenché certains de mes poèmes.

Le vieillissement, l'accommodation, la mort psychique me terrifient…je les constate parfois chez des gens de mon âge, qui ont renoncé aux idéaux et aux rêves de l'adolescence… j'ai traduit cet effroi par une constatation apparemment innocente, qui s'est constituée comme premier vers : « mes amis sont déjà grands une autre génération fait de la littérature maintenant / … / lorsqu'ils sont seuls ils regardent la télé/ lorsqu'ils étendent le linge ils aperçoivent le ciel… »

La mort de mon père, à la quelle je ne me suis toujours pas habituée, dont je n'ai pas pu parler longtemps, sur laquelle je n'ai pas pu écrire… et, après beaucoup de temps, le commencement est venu sous la forme d'une phrase d'enfant : « papa n'habite plus ici » … et plus tard, la peur de le perdre de nouveau, dans le souvenir, a engendré un autre premier vers : « j'ai commencé à oublier le visage de mon père lorsque je l'ai peigné pour la dernière fois… »

Il y a peu de temps, un ami m'annonçait par courriel la mort d'un poète qui m'était cher… à cause de l'émotion, à la hâte, il avait mal orthographié le mot « est mort »… l'absurdité de la mort d'un poète - pour moi à la valeur de catastrophe cosmique - mais en même temps cette erreur-là ont provoqué le début du poème, « la mort vient par courriel / avec des erreurs dans le texte ».

Tout peut devenir vers, les mots d'une chanson qui me suit de façon obsédante – j'ai écrit un poème composé entièrement des vers des chansons qui hantent mon esprit, qui s'appelait « la colonne sonore » - que je cite comme tels et que je continue à ma façon…

Le premier vers, le syntagme qui s'impose à moi avec force dès le début et qui peut devenir fin du poème, à laquelle je m'efforce par la suite de construire une « histoire »…

D'autres fois, les premiers vers proviennent d'autres livres, de titres lus dans une librairie, de publicités vues dans la rue… le titre du livre d'un ami, « traité sur le vaincu », a donné, par recul, le titre et le « refrain » d'un poème, « elle la victoire »… le vers d'un poète allemand « je crie car j'en ai assez » a constitué le moteur d'un poème, où je l'ai cité comme tel…le mode d'emploi des patchs anti-tabac que j'ai vainement expérimentés contenait une phrase qui m'a fait rire et que j'ai citée dans un poème où elle acquerrait une tout autre valeur : « Trouvez des compensations à la nicotine : hobby, sport, activités culturelles » …

J'ai commencé, d'innombrables fois, à apprendre, à reprendre l'allemand, projet ajourné et abandonné sans cesse… la comparaison avec la solitude, choisie et subie en même temps, est venue de soi : « ma solitude est un livre en allemand »…

Le tas de choses que je fais sans savoir pourquoi, comme malgré moi, qui ne me représentent pas… mon perpétuel étonnement : « je suis mon voisin antipathique »…

Le titre de mon dernier recueil, « quelqu'un de sérieux » et le premier vers du livre, « pour la voisine d'en haut je suis quelqu'un de sérieux », proviennent d'une histoire amusante en quelque sorte : il y a quelques années, un ami me rapportait une discussion avec une voisine de mon immeuble, discussion dont j'étais le sujet… La voisine respective avait dit, ni plus, ni moins, en parlant de moi : « elle est poète, mais elle est sérieuse… », phrase qui m'a amusée, au début, puis j'ai senti le besoin de réagir contre ce sérieux bourgeois qui représente pour moi le commencement de la fin… Entre parenthèses, avec ce titre, je suis tombée dans mon propre piège : il y a eu des critiques qui ont parlé, concernant ce recueil, d'un « lyrisme sérieux », les amis ont commencé à m'appeler, plus ou moins sérieusement, « personne sérieuse », pendant que, en réalité, mon intention avait été ironique, parodique, parce que le sérieux, de la façon dont ma voisine l'entendait, est synonyme d'un tas de choses que je rejetterai toujours de toute ma force.

Il y a un an, j'ai été pendant trois mois en résidence au Centre International de Poésie de Marseille. Comme c'est l'habitude dans des cas pareils, mon « obligation » était d'écrire, pendant cette période, un texte qui allait être édité par le Centre de Poésie. A la joie énorme que j'ai ressentie lorsque j'avais appris que ma demande avait été acceptée a suivi un effroi tout aussi intense : si je ne réussissais à rien écrire pendant les trois mois ? Parce que j'écris assez peu, il y a de longues périodes où le premier vers se refuse à moi obstinément… Je suis donc arrivée à Marseille le cœur serré et, quelque temps après, j'ai écrit quelques poèmes dont je n'étais pas contente… je me suis dit ensuite qu'il valait mieux attendre, avec confiance – la poésie étant, peut-être, la seule chose qui ne m'ait jamais déçue – et j'ai essayé de découvrir la ville, en commençant avec les cafés, comme je le fais à chaque fois que je suis dans une ville étrangère. Les cafés, les terrasses de Marseille sont bientôt devenus un poste d'observation, d'où je scrutais surtout ma solitude. J'avais presque abandonné l'idée d'écrire les pages nécessaires pendant les trois mois de résidence, je me disais que j'allais le faire par la suite, en Roumanie, lorsque les impressions françaises se seraient suffisamment cristallisées. Mais un jour de février, au soleil inhabituel, pendant que je fumais devant un café sur une terrasse de Marseille, heureuse, en paix, essayant de capter tout ce que le monde autour de moi avait de meilleur, l'odeur de la mer dans le Vieux Port, les nuances changeantes du ciel, la qualité différente de la lumière d'un instant à l'autre, l'agitation amusante des touristes, un jour donc où je me sentais moins étrangère dans le monde que d'habitude, une jeune tzigane, un bébé

dans le bras, s'est approchée de ma table… « Donne-moi quelque chose, madame… » Je lui ai tendu le paquet de cigarettes presque vide, en lui demandant d'où elle venait… « De Roumanie », elle a dit, et à ce moment-là ça a été le désert autour de moi et en moi, le moment parfait où je m'abritais est disparu tout d'un coup et j'ai eu terriblement froid… J'ai senti que je devais dire, écrire cette transformation, mais je savais, obscurément, que je ne pouvais pas le faire dans un poème… C'est comme ça que les « terrasses » sont nées, de petits morceaux de prose, ou de poésie, au nombre de quarante-cinq, qui portaient chacune le nom d'une terrasse de café de Marseille ou de Paris… Tout d'un coup, le mécanisme s'était mis en marche, les textes s'écrivaient tout seuls, presqu'à mon insu, moi, je ne faisais rien d'autre que de demander le café et le verre d'eau… J'ai écrit ces textes en français, c'est de cette manière que je les ai sentis à ce moment-là, c'est de cette manière qu'ils se sont présentés à moi… Souvent, le premier vers vient en français, qui a pour moi le charme d'une contrée étrangère dont je rêve, où je ne sens pas les mots aussi usés, érodés, qu'en roumain…

J'aime énormément les chiens… A Marseille, je passais chaque jour devant un clochard qui avait son chien à côté de lui, un rottweiler superbe, bien soigné… Un jour, au supermarché, j'ai vu le clochard devant moi qui achetait de la nourriture pour chiens… ce qui m'a paru extraordinaire… un homme qui mendie pour son chien… J'ai écrit le poème en tête presqu'instantanément…

L'année passée, avant Noël… j'étais dans le bus, je rentrais chez moi… le bus était assez aggloméré… un élève de treize-quatorze ans s'est levé et m'a cédé sa place… j'ai été extraordinairement surprise… je ne peux pas dire que je sens mon âge…c'était la première fois que cela m'arrivait … je me suis dit que, pourtant, je commençais à vieillir… le poème était prêt…

Le premier vers, des paroles extrêmement belles qui me viennent à l'esprit le soir avant de m'endormir… que je ne note pas et que j'oublie à jamais… ou bien, si je les écris, elles sont tout à fait banales le lendemain… « les forteresses d'avant le sommeil sont le matin de tout petites pierres »…

Le premier vers, qui, le plus souvent, ne reste pas tel qu'il s'offre à moi, étant longuement modifié, transformé… le poème, sculpté sans cesse, jusqu'à ce qu'il arrive à créer au lecteur l'illusion de la spontanéité, paraissant avoir été écrit d'un seul trait…

Le premier vers, qui ne peut pas être leurré, en créant certaines conditions extérieures… rester au bureau, en silence, sans avoir à faire aucune besogne, le café et les cigarettes devant… comme si trop de silence l'effrayait… il préfère apparaître à l'improviste, lorsqu'on a une traduction urgente à faire, lorsqu'il n'y a plus que quelques heures avant de devoir remettre la chronique au journal et ainsi de suite… et alors je laisse tout de côté et je note…

Le premier vers, vainement attendu, attente torturante qui apporte avec soi des questions et des doutes concernant mon existence de poète…et alors je note précisément cela, de la poésie sur la poésie ou bien sur son impossibilité : « des jours où l'on se réveille vidé de tous les mots/ à leur place seulement la fatigue »…

Le premier vers, qui vient de l'étincelle qui se produit à ma rencontre avec le monde, deux entités très souvent incompatibles… Histoires, voix, paysages, nuances qui me frappent de la même force de choc que provoquent en moi les fautes de grammaire… un « qui » à la place d'un « que » entendu aux nouvelles du soir… je sens tout de suite le besoin de corriger à haute voix… le premier vers, une forme de protester, d'imposer, de façon absurde, ma cohérence au monde extérieur.

Je ne sais pas si j'ai réussi tant soit peu à approcher la manière dont, personnellement, je me mets à écrire un poème ou bien je n'ai fait que trop parler d'une chose que je ne connais pas. Mais je le répète, pour ma part, je préfère ignorer complètement la façon dont ces commencements me viennent à l'esprit, pour être toujours étonnée, prise à l'improviste…

Pouvez-vous imaginer la platitude d'un livre ayant le titre « Comment commencer un poème ? » … pareil à un livre de recettes de cuisine ou à une brochure dans le genre « Comment réussir dans la vie » ?

(texte paru dans le volume *L'invention du livre*, présenté au Colloque de la Maisons des Écrivains et Traducteurs Étrangers, Saint-Nazaire, 2005)